

Tout Demy en blancs et en couleurs

Jacques Kermabon

Number 140, December 2008, January 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kermabon, J. (2008). Tout Demy en blancs et en couleurs. *24 images*, (140), 44–47.

DVD



Tout Demy en blancs et

Un film léger parlant de choses graves vaut mieux qu'un film grave parlant de choses légères.

— Carnet de Jacques Demy,
16 juillet 1964

Les rejets que suscitent auprès de certains les comédies musicales de Jacques Demy sont toujours incompréhensibles à ceux pour qui ces films n'ont jamais quitté le panthéon personnel, quand bien même leur passion indéfectible ne se nourrit que d'une partie de l'œuvre. Sauf à avoir suivi de trop parcimonieuses rétrospectives intégrales, rares sont ceux qui ont vu *Model Shop*, tourné à Los Angeles, ses deux autres films en anglais, *Le joueur de flûte* et *Lady Oscar*, production japonaise. *Une chambre en ville*, tragédie chantée sur fond de grèves à Nantes, était depuis longtemps invisible et *La naissance du jour*, adaptation pour la télévision d'un roman de Colette, diffusé une seule fois à la télévision française avait été très peu vu. C'est dire combien voir arriver dans les bacs un coffret qui regroupe tout Demy, fruit du travail acharné des équipes réunies autour d'Agnès Varda et d'Arte édition pour régler tous les problèmes de droit et les restaurations des copies, est un somptueux cadeau propre à élargir le cercle des aficionados.

On ne fait pas le tour d'une telle œuvre en quelques mots. Nous avons préféré entrebâiller certaines portes et raviver quelques souvenirs!





Le public viendra. Il ne rate jamais le génie à longue échéance. Il faut que ce film soit vu. Il faut que les gens se baignent dans l'immense rivière du cinéma parlant et en couleurs de Jacques Demy.

– Marguerite Duras, *Libération*, 22 juillet 1982, à propos d'*Une chambre en ville*



en couleurs

par Jacques Kermabon

En partance

Nantes, Cherbourg, Rochefort, Marseille... Les personnages de Demy sont en partance. Lola veut aller honorer un contrat sur la Côte d'Azur, le père de son enfant, revenu fortuné d'Amérique, l'emporte de l'autre côté de l'Atlantique. Quelques années après, dans *Model Shop*, séparée, Lola songe à retourner en France. Son chemin croise celui de George, un brin désœuvré, qui attend d'être appelé pour partir au Viêt-Nam. C'est la guerre d'Algérie qui avait séparé les amants des *Parapluies de Cherbourg*. Il s'en est fallu de peu que le peintre Maxence, militaire en permission à Rochefort, rate celle qu'il a cherchée partout. Et il y a les troupes des saltimbanques qui passent de ville en ville: Rochefort, Hamelin, Marseille et combien de marins... La mer est là, on la pressent, mais on ne la voit que très peu.



Ce sont des films déguisés, la couleur, la musique masquent le pessimisme, sans parler de gaieté forcée, mais j'ai la même démarche dans l'existence.

– À Serge Daney, dans l'émission *Microfilm*, France Culture, en 1988



Lola est dédié à Max Ophüls. Avec les premières images résonnent quelques accords de la chanson répétée sous différentes formes dans le sketch central du *Plaisir*, *La maison Tellier*. On se souvient de ce moment – un des plus beaux de toute l'histoire du cinéma – où Joseph Rivet (Jean Gabin), après avoir raccompagné à la gare sa sœur avec les employées de sa maison close, court le long du train qui s'ébranle pour dire un dernier au revoir à Madame Rosa (Danielle Darrieux) dont la présence fugitive à la première communion de sa fille a suffi pour faire naître un désir amoureux. L'émotion que restitue cette vaine



course éperdue porte en elle toute la mélancolie des vies qu'on n'a pas eues, des occasions manquées, sans qu'on puisse discer-

ner avec certitude si ce n'est pas justement parce que ce bonheur entrevu nous glisse entre les doigts qu'il apparaît comme encore plus grand. Ce sentiment est une des clés du cinéma de Jacques Demy, avec ces êtres qui se cherchent, se croisent sans se voir, prennent finalement un chemin en laissant derrière eux la trace nostalgique d'une autre destinée dont ils demeureront toujours orphelins.

Ce mouvement est toutefois temporisé par des fins parfois heureuses, qui surviennent *in extremis* pour arrêter ces valse incertitudes. On dit que Demy hésitait longtemps sur les fins et parfois même en tournait deux pour pouvoir choisir au dernier moment.

Du côté des Atrides

Une mère qui avoue à sa fille que son père est son oncle, des mères qui élèvent seules leur fille et, demeurées coquettes, ne restent pas insensibles aux charmes des hommes qui courtisent leurs enfants, un homme qui se marie avec une femme sans savoir qu'elle est enceinte d'un autre, un roi qui songe à épouser sa propre fille, une fille qui, après avoir découvert qu'elle a fait l'amour avec son père, revient avec sa mère pour que ses géniteurs repartent sur une nouvelle vie, un homme « enceint », un père qui décide d'élever sa fille comme un homme. Si on ajoute à cet inventaire un mari impuissant qui se tranche la gorge devant sa femme qui vient d'annoncer qu'elle le quitte, et elle qui, plus tard, se suicide sur le cadavre de son amant, un retraité qui découpe une femme en morceaux, pour ne prendre que quelques exemples piochés au gré des films de Demy, on est loin de la palette rose bonbon et d'un univers enchanté. Ces ressorts flirtent avec le mélodrame, plongent aux racines des tragédies antiques, des mythes – celui d'Orphée en première ligne dans *Parking*, résolument raté – sans qu'on puisse démêler comment

ces tourments dignes des Atrides essaient dans l'imaginaire de Demy au vu et au su de tous et irriguent un cinéma qui laisse derrière lui un parfum de contes de fées, de couleurs vives, de ballets entraînants, d'airs entêtants juste nimbés de mélancolie.

Faut-il lire ce kaléidoscope de couleurs comme un art d'accommoder les douleurs ? C'est plutôt un mouvement commun qui emporte le tout et fait la beauté particulière des plus belles réussites de Demy. Peintre, le cinéaste est de ceux – cela crève les yeux – qui ont poussé le plus loin l'irréalisme des coloris apposés à des décors souvent naturels. Mais le plus frappant est sans doute la sidération chromatique du blanc, contrepoint récurrent auquel on ne peut assigner un sens prédéterminé si ce n'est celui parfois d'une apparition inattendue. Voitures américaines de rêve, blondeur irréelle (*La baie des anges*), robes ou costumes immaculés, spectre (*Trois places pour le 26*), le blanc est aussi celui de la toile que le galeriste conceptuel des *Demoiselles de Rochefort* souille de giclées de couleurs et à coups de pistolet. Il est vrai que ce dernier est un tueur de rêves.



Trois places pour le 26

Au fil de l'Histoire



Un concours de circonstances a amené Demy à répondre à des propositions de producteurs étrangers. À la suite de *Peau d'âne*, David Puttnam lui offre un budget confortable pour une adaptation du *Joueur de flûte* avec Donovan, alors vedette internationale, dans le rôle-titre. Quelques années après, une société japonaise l'invite à réaliser *Lady Oscar*, fresque historique consacrée au destin d'une femme, garde du corps de Marie-Antoinette, d'après un manga à succès. Pour diverses raisons, ces deux films n'ont été que très peu montrés en France, *Lady Oscar* n'y ayant même jamais été distribué. En les découvrant on comprend que ces mises à l'écart l'ont été pour de mauvais motifs. Certes, ces commandes ne sont pas conformes aux comédies musicales qui ont fait sa renommée. Il suffit alors de changer d'optique et apprécier combien Demy se sort haut la main de ces productions d'envergure. Du conte qui avait inspiré les frères Grimm il fait une peinture de la naissance de la bourgeoisie marchande au moyen âge, classe montante plus préoccupée de s'enrichir que de permettre aux savants de poursuivre leurs recherches



Le dernier film

Je n'avais pas revu *Trois places pour le 26* depuis le jour de sa sortie, le 23 novembre 1988, et craignais un peu de ne pas retrouver mon émotion d'alors. Constatant l'accueil pour le moins mitigé qu'il avait reçu, je m'étais demandé si mon sentiment n'avait pas été influencé par le fait que, juste après, j'avais rendez-vous avec Jacques Demy pour un entretien lié à une émission de radio que je préparais à propos des comédies musicales à la française. Nous sommes allés rue Daguerre. Il nous a reçus à Ciné Tamaris, je crois me souvenir, au fond de la cour à gauche. Demy appartenait à ces personnalités déconcertantes de courtoisie et de gentillesse. Informé des entrées de la première séance, il savait déjà que son film serait un échec public. Je l'ai trouvé fatigué. Il a évoqué un projet qui lui tenait à cœur, l'histoire d'une famille propriétaire d'un manège, tout en disant qu'il ne tournerait plus. Il avait 57 ans et se savait sans doute condamné. On ne parlait pas encore beau-

coup du sida et j'ai mis son attitude sur le compte d'un découragement passager.

Je comprends aujourd'hui les réticences exprimées à l'égard de ce dernier film. Yves Montand est un peu trop âgé pour le rôle et cela induit des incohérences – le projet était vieux de quinze ans quand le chanteur a suggéré à Claude Berri de le produire. Toujours

C'est mon métier d'être homme et femme à la fois, c'est cela un créateur, je crois.

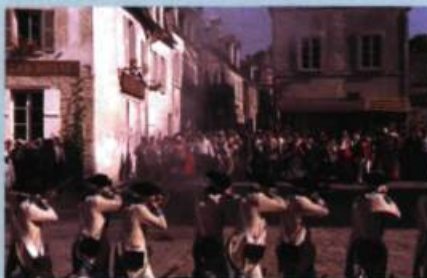
– *Cinématographe*, n° 82, entretien avec Michel Celemenski et Jacques Fieschi.

plus fort dans le mouvement et la façon, le jeu de Montand est plus univoque quand il exprime ses sentiments par ses regards ou les expressions de son visage.

Même si j'entends ces réserves, le film m'a de nouveau bouleversé. Pour Françoise Fabian et Mathilda May d'abord, la mère et la fille, toutes deux parfaites. Et pour les échos de toutes les vies diffractées auxquelles



il renvoie. *Trois places pour le 26* raconte le retour à Marseille du célèbre chanteur Yves Montand pour y jouer sur scène une comédie musicale qui retrace son parcours. Dans une France à dominance rurale, combien de provinciaux devenus ouvriers dans la région parisienne ont vu leur destin cristallisé par l'entremise de ce chanteur monté à Paris, qui aimait flâner sur les Grands Boulevards et allait au cinéma rêver des plaines du Far West. Dans ce film miroir, Jacquot de Nantes dit sa passion pour les comédies musicales hollywoodiennes, évoque Piaf – Demy était un jeune adolescent quand Montand l'a rencontrée –, *Casque d'or*, et tant d'autres souvenirs émerveillés de sa jeunesse de cinéphile tout en poussant une dernière fois les pièces sur l'échiquier de son imaginaire: ville portuaire, destins contrariés, familles bancales et un inceste, pour la première fois consommé et dans la plus totale insouciance.



Scènes d'affrontement dans *Lady Oscar* et *Une chambre en ville*



médicinales pour endiguer la propagation de la peste. Les péripéties de *Lady Oscar* s'inscrivent dans une France qui s'appête à vivre sa Révolution. Les fidèles Jacqueline Moreau pour les costumes et Bernard Evein au décor s'en sont donnés à cœur joie. Si Demy est sans doute moins à l'aise dans les scènes de bagarres collectives, il tresse l'intrigue d'une variation

sur les ambivalences sexuelles, les commerces du désir – surcroît de séduction féminine de la jeune fille habillée en homme, bisexualité de la reine, propositions troubles d'un lecteur de Sade... – et, déjà habité par le récit qui aboutira à *Une chambre en ville*, glisse des motifs qui seront repris dans cette ultime comédie musicale aux accents ténébreux.

1. En complément de chaque titre, un texte de Jean-Pierre Berthomé, lu par Mathieu Demy, restitue le contexte du film. Les autres interventions émanent de personnes qui disent le rapport personnel qui les lie au film qu'ils évoquent. De nombreux entretiens avec Demy sont aussi proposés, issus des archives de la télévision ou des documentaires qui lui sont directement consacrés. Le coffret propose aussi de découvrir les courts métrages de Demy: *Le sabotier du Val de Loire*, modèle de documentaire, *Le bel indifférent*, d'après Jean Cocteau, première tentative de direction d'acteurs, *Ars*, et des films jamais vus comme son film de fin d'études de l'École Vaugirard, *Les horizons morts*, ou des raretés, ses premiers films d'animation disparus et qui ont été reconstitués du vivant de Demy: *Le pont des mauves*, *Attaque nocturne*, *La ballerine*. Un CD complète cet ensemble. Il reprend des séances de travail entre Jacques Demy et Michel Legrand au cours desquelles on entend maître progressivement et de façon tout incongrue des airs qu'on connaît par cœur.

Une rétrospective de l'œuvre de Jacques Demy se tiendra à la Cinémathèque québécoise du 23 janvier 2008 au 9 mars 2009.

Intégrale Jacques Demy, 12 DVD, zone 2, coédité par Arte Vidéo et Ciné-Tamaris Vidéo, 2008.